LOUIS XIV

Trouvant LOUIS XVI *dans son cabinet, un verre de barbade à la main.*

SECOND DIALOGUE.

LOUIS XIV ET LOUIS XVI.

LOUIS XIV.

TE voilà en bonnes dispositions, mon fils ; cela s'appelle perdre gaiement son autorité. Lâche ! est-ce-là le fruit des avis que je t'ai donnés dans notre dernière entrevue ? Est-ce ainsi que tu suis les traces glorieuses de tes ancêtres ? Tu me forces à sortir une seconde fois du sombre séjour de la mort, pour te tirer de la profonde apathie où tu sembles plongé sans ressource; pour te forcer à reprendre un sceptre qui paroît s'échapper de tes mains, et qu'on s'arrache par les plus atroces violences. Ouvre les yeux, imbécille, laisse-là les bouteilles, respire une fois l'odeur de la poudre à canon ; tonne, frappe ; que des fleuves de sang inondent ton royaume : si tu mollis, si tu perds un instant, ç'en est fait de ton trône, tu n'es plus roi que de nom.

LOUIS XVI.

Oh ! mon père, quittez le ton querelleur, il commence à me déplaire, et vous m'avez assez maltraité l'autre jour. Raisonnons, si vous voulez, mais point de dispute. Je pourrois vous répondre sur le même ton ; car vous n'avez pas toujours été franc du collier ; je pour-

rois vous reprocher cent traits de votre vie, qui ne vous font pas plus d'honneur, que ma conduite actuelle ne m'en fait à vos yeux : mais vous êtes mon père, et à ce titre, mon respect pour vous me ferme la bouche. Revenons donc à ce qui me concerne. Vous me traitez de lâche, et je ne suis que bon et sensible. Vous me taxez de foiblesse, et ce qui paroît tel à vos yeux, n'est en moi qu'un défaut de moyens pour montrer une fermeté qui m'est naturelle. Cependant je m'apperçois que ma liqueur s'évapore, et, avec votre permission, je l'avale.

LOUIS XIV.

Ivrogne ! un verre de vin ou de liqueur te feroit renoncer à tes intérêts les plus chers, à ceux de tes enfans, de ta femme, de ta famille entière. Va ! tu es plutôt fait pour être un pillier de taverne, que pour gouverner un grand royaume. Si l'on te méprise, si tu n'es plus que le premier des français, c'est moins la faute des douze cens tyrans subalternes qui te persécutent, que celle de ton abrutissement, et de la crapule honteuse dans laquelle tu croupis. Mon fils, ne me force pas de renoncer à t'appeller de ce nom si cher à mon cœur ; rappelle ta première vertu. Tu étois si sobre ! si t'empérant ! Comment as-tu pu t'abrutir à ce point ?

LOUIS XVI.

Né avec des inclinations douces et émanées de l'intrigue ; élevé, quoiqu'au milieu d'une cour corrompue, dans la pratique des vertus sociales, et dans les principes de la plus sévère équité ; mon caractère devoit nécessairement se ressentir de mon éducation. C'est dans ces dispositions, c'est dans la ferme résolu-

tion de gouverner les Français en roi sage et éclairé, d'adoucir leur sort, de travailler sans relâche à les rendre heureux, que je montai sur un trône environné de fourbes, d'intrigans et de lâches adulateurs, accoutumés à tromper leur maître, à lui déguiser la vérité. Instruits de mon caractère, connoissant ma façon de penser sur leur compte, tremblant de renoncer à leurs odieuses intrigues, ils tâchèrent de me corrompre par l'attrait des plaisirs. Les plus belles femmes de la cour tentèrent vainement de me séduire par l'étalage de leurs charmes, par les agaceries les plus piquantes; l'appât étoit grossier, il fut sans succès; et celles qui l'avoient employé n'en rapportèrent que la honte de se voir méprisées, et le dépit de voir leurs attraits impuissans. Un autre piège, conduit avec tout l'artifice de la scélératesse, et dont je n'avois pas lieu de me méfier, réussit au-delà de leurs espérances. On m'accoutuma insensiblement, et sous prétexte que ma santé l'exigeoit, à l'usage des vins et des liqueurs fortes. Il est presqu'impossible de refuser le nectar présenté par les mains des graces et de la beauté. Cet usage, transformé en habitude, devint bientôt un besoin pour moi. Je le satisfis si abondamment, qu'enfin je me soulais tous les jours. On profita de mes momens d'ivresse pour m'égarer; on m'extorqua des signatures; les finances furent pillées; tous les genres de déprédation mis en usage; le trésor public transporté chez l'étranger, et l'état à la veille de faire une banqueroute qui l'eût à jamais déshonoré. De-là, l'assemblée des notables, la convocation des états-généraux, la division parmi les trois ordres, la proscription des têtes suspectes, la dispersion de la noblesse, le renversement de l'ancien régime, et la nouvelle constitution que je désespère de détruire.

Louis XIV.

Ah, infortuné ! Tu es plus malheureux que coupable ; tu es la victime de l'ambition désordonnée de ceux qui t'entouroient ; mais ne te désespère pas, c'est la ressource des ames foibles, et tu es du sang des Bourbons ! Écoute, je vais te communiquer une étincelle de de mon ancienne énergie, de cette valeur indomptable qui jadis étonna l'univers, de cette volonté despotique qui fit tegarder mes moindres désirs comme des ordres sacrés ; écoute, mais point de foiblesse, point de délai sur-tout, un instant, un seul instant peut te perdre à jamais. Rassemble sécrètement la partie de ta noblesse qui t'est restée fidelle, et les troupes répandues dans la province ; mets-toi courageusement à leur tête, entre dans Paris, le glaive de la vengeance à la main ; massacre impitoyablement les bleuets, ces dignes compagnons des triste-à-pates. Qu'une indigne pitié ne te retienne pas, que la crainte de confondre les innocens avec les coupables n'arrête pas ta fureur ; il faut régner à quelque prix que ce soit, que t'importe le sang d'une vile populace ? Imite le Romain qui fit massacrer six mille prisonniers dans le pantheum, pour le seul plaisir de se satisfaire ; les rois ne doivent compte de leur conduite à personne, et leur volonté doit être la loi générale. Viens, la torche à la main, embrâser le repaire affreux où s'assemblent les douze cents tyrans qui composent ton assemblée nationale ; qu'ils soient consumés par les flammes ; le supplice sera encore trop doux ! que l'autel du champ-de-Mars, que cet autel sacrilège, où tant de français se sont parjurés, devienne celui de ta vengeance et des proscriptions ! Immoles-y pour première offrande à l'aristocratie et au despotisme, ton

commandant la Fayette, ce Cromwel auvergnat, plus digne de conduire un troupeau de mourons sur les montagnes de son pays, que de commander des français; que sa conduite équivoque auroit dû rébuter, si le fanatisme de la liberté ne les avoit aveuglés. Pour appaiser les mânes de ceux qui ont été les victimes de la démocratie, que ta propre main y verse le sang du maire Bailly, idole de la plus crapuleuse populace; ne dédaigne pas d'être toi-même le sacrificateur, tu en savoureras plus délicieusement le plaisir de la vengeance. Ta fureur une fois assouvie, teint du sang de tes perfides ennemis, remonte glorieusement sur le trône de tes ancêtres: qu'un sceptre de fer écrasant tes sujets rebelles, leur fasse sentir douloureusement tout le poids de ta souveraine puissance; et souviens-toi qu'on n'est véritablement roi qu'autant qu'on règne en despote. Rends à ta noblesse son ancienne splendeur; rends-lui les priviléges dont on l'avoit injustement privée; elle fut toujours le plus ferme appui des rois, elle mérite toutes ses faveurs. Que la partie abjecte du peuple que tu auras bien voulu épargner, gémisse dans l'oppression! si la fortune lui sourit un instant, si elle apperçoit l'ombre du bonheur, elle devient insolente et ne connoît plus de frein; tu en as un exemple frappant sous les yeux. Voilà quelle doit être ta conduite actuelle, voilà ce que tu dois exécuter sans délai, ou tu n'es plus qu'un esclave couronné.

LOUIS XVI.

Voilà de superbes ptojets : malheureusement l'exécution en est impossible.

LOUIS XIV.

Comment impossible! quels obstacles y trouves-tu donc?

LOUIS XVI.

Ils sont innombrables, et de nature à ne pouvoir être surmontés.

LOUIS XIV.

Mais enfin, explique-toi; quels sont ces obstacles?

LOUIS XVI.

Vous voulez que je vous les explique, les voici. Vous me dites de rassembler secrètement ma noblesse et mes troupes; ma noblesse est errante chez l'étranger, ou cachée au fond des provinces. Vous exigez le secret et la précipitation, et je n'ai personne à qui me confier, et le moindre délai peut me perdre; sont-ce là des obstacles imaginaires? rassembler mes troupes! eh! ne se sont-elles pas déclarées en faveur de la révolution? n'ont-elles pas chassé leux de ceurs officiers qu'elles soupçonnoient d'être aristocrates? n'ont-elles pas juré de défendre au péril de leur vie, la nouvelle constitution qui adoùcit leur sort? et moi-même, ne suis-je pas gardé à vue? mes démarches ne sont-elles pas snrveillées nuit et jour? je ne puis faire un seul pas qui ne soit éclairé par ma garde toujours attentive à mes moindres mouvemens.

LOUIS XIV.

Mais la France entière t'a-t-elle abandonnée? Ne te reste-t-il pas un seul ami sur qui tu puisses compte?

LOUIS XVI.

Des amis! les rois peuvent-ils prétendre au bonheur d'en avoir, sur-tout quand ils sont malheureux? ah!

si j'en ai quelqu'un, il renferme ses sentimens au fonds de son cœur. La crainte de perdre sa vie ou sa fortune, l'oblige de se cacher; tout est patriote ou veut le paroître; et si jamais la dissimulation fut pardonnable, c'est dans ce moment-ci; la franchise seroit à présent une vertu déplacée.

LOUIS XIV.

Adresses-toi aux puissances voisines : ta cause est celle de tous les rois; ils ne peuvent te refuser leur secours, sans s'exposer à se voir, eux-mêmes, renverser de leurs trônes: déjà même, s'il faut en croire la Renomée, ils arment en ta faveur, et j'en tire un heureux présage pour le succès.

LOUIS XVI.

Demander des secours aux puissances voisines! Eh! n'ont-elles pas assez de leurs affaires particulières? Que votre erreur est grossière, si vous en croyez des bruits éphemères que le déseuvrement enfante, que la tradition acrédite pour un moment, et que la voix de la vérité dissipe bientôt d'un seul souffle. C'en est fait, mon père, tout espoir est perdu; puisse-je supporter ce revers, sans m'en laisser abattre!

LOUIS XIV.

Ah! monstre! opprobre de mon sang, je vois dans le fonds de ton ame; le voile est déchiré; les plus grands obstacles sont dans ton cœur. Eh bien! sois la victime de ta lâche pitié, devient l'égal de tes sujets, sois esclave, en un mot, puisque tu ne sais pas être roi.

LOUIS XIV.

Eh bien ! Oui, les plus grands obstacles sont dans mon cœur ; mon respect pour vous, la crainte de vous déplaire, m'ont fait déguiser mes sentimens ; mais puisque vous m'y forcez, je vais les étaler à vos yeux, et j'en ferai gloire. Oui, j'aime mon peuple comme mes enfans, et si cet amour est un crime, jamais roi ne fut plus coupable. Et pourquoi ne l'aimerois-je pas ? Qu'a-t-il fait pour mériter ma haine ? Les ténèbres de l'ignorance se sont dissipées tout-à-coup ; il a connu ses torts, il en a fait usage ; si l'enthousiasme lui a fait passer les bornes, ç'a été l'erreur d'un instant ; j'étois homme avant d'être roi, par conséquent je connois les foiblesses de l'humanité.

Oui, je l'avoue ; vos projets me révoltent, ils me font horreur ; ils sont dignes des abominables despotes de l'Asie. Ah ! je renoncerois sans peine au pouvoir suprême, s'il falloit, pour le conserver, répandre une goutte de sang français.

A ces mots l'ombre de Louis XIV pousse un cri de fureur, *et fugit indignata sub umbras.*

De l'Imprimerie des Patriotes.